



10 N.C.  
Marguerite DESMURGER

**CONTES ET LÉGENDES**  
**TIRÉS**  
**DE L'HISTOIRE GRECQUE**

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

N.C. -

CONTES ET LÉGENDES  
TIRÉS DE L'HISTOIRE GRECQUE

16° y 2  
16280

DL. 18 8 1955. 10512

## DANS LA MÊME COLLECTION

- Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST.  
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.  
Contes et Légendes de la Naissance de Rome, par L. ORVIETO.  
Contes et Légendes de l'Égypte ancienne, par M. DIVIN.  
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLERÉY.  
Contes et Récits tirés de l'Énéide, par G. CHANDON.  
Contes et Récits tirés de l'Illiade et de l'Odyssee, par G. CHANDON.  
Contes et Légendes du Moyen Age français, par Marcelle et Georges  
HUISMAN.  
Contes et Légendes du Grand Siècle, par Ch. QUINEL et A. de  
MONTGON.  
Récits et Épisodes de la Révolution française, par Marcelle et Georges  
HUISMAN.  
Contes et Récits tirés de Corneille, par G. CHANDON.  
Contes et Récits tirés de Molière, par G. CHANDON.  
Contes et Récits tirés de Racine, par G. CHANDON.  
Contes et Légendes de Shakespeare, par M<sup>lle</sup> CLOT.  
Contes et Récits tirés du Théâtre Grec, par G. CHANDON.  
Contes et Légendes d'Armorique, par J. DORSAY.  
Contes et Légendes de Corse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.  
Contes et Légendes de Paris et de Montmartre, par Ch. QUINEL  
et A. de MONTGON.  
Contes et Légendes d'Alsace, par E. HINZELIN.  
Contes algériens, par Clara FILLEUL DE PETIGNY.  
Contes et Légendes du Maroc, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.  
Contes et Légendes de l'Afrique noire, par G. VALLERÉY.  
Contes et Légendes d'Indochine, par M. PERCHERON.  
Épopées et Légendes d'Outre-Rhin, par WEILLER.  
Contes et Récits d'Outre-Manche, par M<sup>lle</sup> CLOT.  
Contes et Légendes de Suisse, par A. CUVÉLIER.  
Contes et Légendes de Flandre, par LAUWEREYNS DE ROSEN-  
DAEL.  
Contes et Légendes d'Espagne, par M<sup>me</sup> SOUPEY.  
Contes et Légendes du Pays d'Irlande, par Charles-Marie GARNIER.  
Contes et Légendes de Pologne, par J. LAGUIRANDE-DUVAL.  
Contes et Légendes du Pays roumain, par B. NORTINES.  
Contes populaires russes, par E. JAUBERT.  
Récits du Terroir russe, par E. JAUBERT.  
Contes et Légendes d'Écosse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.  
Contes et Légendes de Finlande, par L. THOMAS.  
Contes et Légendes de Hongrie, par E. BENCZE.  
Contes et Légendes des Pays d'Orient, par A. DUMAS.  
Contes et Légendes d'Israël, par A. WEIL.  
Contes et Légendes de Chine, par G. VALLERÉY.

(Suite page 255)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

**CONTES ET LÉGENDES**  
**TIRÉS**  
**DE L'HISTOIRE GRECQUE**

PAR

Marguerite DESMURGER



FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS  
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI<sup>e</sup>)

---

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays  
par Fernand NATHAN, Éditeur, PARIS

## Il y a tête et tête



r toi, d'où viens-tu? demanda l'Argien à son voisin.

— Je viens de Locres, répondit l'autre en riant.

Dans le stade d'Olympie, le soleil de juillet tape dur. Le calcaire frappé par la lumière blesse les yeux, partout où la foule laisse à nu quelques pouces de la construction. On aperçoit à quelque distance le fronton du temple de Zeus.

Les épreuves de lutte s'achèvent. Plus que deux paires de concurrents et ce sera la fin. Le triomphateur emportera dans sa ville une simple couronne d'olivier, mais une gloire éternelle. Sera-ce l'athlète de Sicyone, dont la carrure

monstrueuse projette sur le sable, aux rayons du soleil couchant, une ombre carrée comme celle d'un monument public? Ou celui qui vient des colonies italiotes, au delà des mers, le jeune Crotoniate Milon, dont les connaisseurs palpent avec des exclamations les biceps ronds comme des haltères? On le dit capable d'ouvrir en deux le tronc d'un arbre et de plier entre son pouce et son index une pièce de bronze comme une vieille tripote un abricot sec.

Les paris sont engagés. Pour l'instant, la pause autorise le public à se dégourdir les jambes. Des gamins se glissent dans la foule, offrant de l'eau, du vin, des olives et des pains. Nos trois bavards ont de la chance. Le socle d'une statue leur ménage un coin d'ombre.

— Notre brave ami, reprend l'Argien en désignant son voisin de gauche, vient de Milet. C'est une belle ville, dit-il. Il vend de la pourpre, n'est-ce pas, camarade? C'est un commerce qui rapporte.

Le Milésien transpire beaucoup. C'est un citoyen corpulent. Il se protège la tête avec un petit parasol.

— Si la pourpre se vendait mal, je ne serais pas ici, mes bons amis, soupire-t-il d'une voix caverneuse. Le passage coûte cher. Mais, une fois dans sa vie, un citoyen grec doit avoir vu les Jeux



Olympiques. Je l'ai toujours dit à ma femme, ajoute-t-il en étendant une main large comme une assiette. Qu'est-ce qui nous rend supérieurs aux Barbares? Notre sang grec, n'est-il pas vrai? Où est-ce que tous les Grecs, où qu'ils habitent, à l'Orient, à l'Occident, se rassemblent une fois tous les quatre ans, entre frères? A Olympie! Et c'est un rite tellement sacré que la guerre fait trêve et que les combattants accrochent le bouclier au mur, pour assister aux jeux d'Olympie. Eh bien! c'est là que le vrai Grec doit se rendre pour se sentir vraiment Grec, béni de Zeus, protégé d'Héra. Me voici donc. Mon frère fera marcher la fabrique, et je compte bien que les coquilles à murex continueront à s'entasser dans ma cour comme si je n'étais pas parti. Demagoras de Milet peut s'offrir les Jeux Olympiques! Foi que je dois aux dieux!

— Toi, tu es donc Locrien, reprit l'Argien tourné vers l'homme de droite. Tu viens d'Italie. Tu es voisin de ce Milon le Crotoniate. Ah! c'est un beau pays, l'Italie. Des bois, du blé, du bétail, de quoi vivre à l'aise. Chez nous, dans cette pauvre Grèce, on s'épuise à tirer du sol plus qu'il ne peut porter. Tu as eu raison, camarade, de t'établir en Italie.

— Le mérite ne m'en revient pas à moi-même,

répond l'autre gaîment. Moi, je suis né à Locres, et mon père aussi, et mon grand-père et le grand-père de mon grand-père. Nous descendons de ceux qui fondèrent la colonie, il y a cinq ou six générations d'hommes, de ceux qui, abandonnant la Locride grecque, fondèrent là-bas la ville qu'en souvenir de leur première patrie ils nommèrent également Locres (1).

— Si je ne me trompe, ami, reprit l'Argien, épanoui, on raconte sur cette fondation une assez plaisante histoire. La sais-tu? Tu devrais nous la rappeler, pour passer le temps.

— Volontiers, cher citoyen d'Argos. C'était à l'époque où les Grecs parcouraient les mers à la recherche de nouvelles patries. Les temps étaient durs alors. Partout le riche opprimait le pauvre, on eût dit que ce sol de notre Grèce, maudit par les dieux, refusait de nourrir ses enfants. Quand on n'a pas de pain, on se querelle. Ce n'étaient partout que discordes, révolutions; ceux à qui la fortune était contraire équipaient des vaisseaux, chargeaient dessus les images des dieux de la ville et vogue le vaisseau, souffle la brise! On partait.

---

(1) De nos jours, les émigrants anglais qui peuplèrent l'Amérique du Nord n'agirent pas autrement en appelant leurs villes Nouvelle-York ou Oxford.

Heureux si l'on avait quelque idée du lieu où l'on débarquerait, si quelque vieux routier, quelque vendeur de pots, de ces gens qui chargent un bateau avec des coupes et vont vendre leurs poteries jusqu'au Fleuve Océan se souvenait d'un bon pays, au delà des mers, bien gras, où il y aurait de la place et des indigènes pas trop habiles aux armes !

» Ainsi partirent nos Locriens qui n'étaient pas à l'aise chez eux. Ils savaient qu'en naviguant vers le couchant on rencontrait une grande île, en forme de triangle, notre Sicile, et une terre avant elle, l'Italie, un pays riche et frais, habité par de braves sauvages. Déjà les Grecs installés à Naxos, à Syracuse, à Cumes leur faisaient signe, pour ainsi dire.

» Donc nos braves débarquent au cap que nous appelons aujourd'hui Zéphyrion. Les gens du pays, des pauvres diables de Sicules, mais bien armés, ne leur firent d'abord aucun mal. C'est que nos Grecs s'étaient contentés du rebut. Le Cap Zéphyrion, c'est tout os : du terrain pour les chèvres et les casseurs de pierres. Les Locriens ne tardèrent pas à s'en apercevoir. Plus au Nord, ils voyaient des collines attrayantes, des oliviers, du blé. C'était tentant.

» Mais les Sicules montraient les dents quand

on parlait de partage. C'est à nous, disaient-ils, nous y restons.

» Alors le chef — un habile homme — s'en va trouver les Sicules et leur arrange un joli discours. Pourquoi se faire la guerre quand on peut s'entendre? Les coups font mal. Eux, les Sicules, ont trop de terres, ils laissent partout les champs incultes. Eux, les Grecs, prendront le surplus, juste ce qui ne sert à personne, et tout le monde vivra en bonne amitié, le glaive au fourreau, dormant sur les deux oreilles.

» Le chef indigène restait méfiant. Il n'aimait guère les grandes épées de nos compatriotes et leurs couteaux de fer pointu.

— Et, quand j'aurai le dos tourné, dit-il, l'épée sortira du fourreau!

— Je t'engage ma foi!

— Oh! ta foi!...

— Eh bien! jurons un grand serment, une de ces formules — là — qui engageraient même les dieux. Jurons de rester en bonne amitié tant que nous foulerons la même terre et que nous aurons les mêmes têtes sur nos épaules. Et que la foudre de Zeus m'écrase si...

» Bon! notre Sicule se laisse tenter. On prend rendez-vous... on jure.

» Et le lendemain, prenant bien leur temps, les

Locriens tombent sur les Sicules, les bousculent et les chassent jusque dans les montagnes. Eux, ils s'installèrent à leur place, bien au gras du meilleur. »

— Voilà une histoire bien morale ! souffla le Milésien, scandalisé. Et les dieux, qu'est-ce qu'ils en ont dit ? Ça porte malheur de violer un serment.

— Mais ils n'ont pas violé leur serment. Voilà toute l'affaire.

— Comment donc, s'il te plaît ?

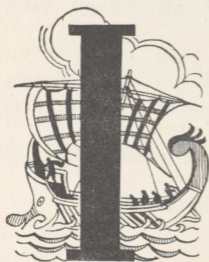
— Le jour où ils ont juré le pacte, les Locriens avaient rempli leurs souliers de terre et sous leurs manteaux placé des têtes d'ail.

L'Argien se mit à rire, mais le Milésien devint cramoisi.

— C'est une très vilaine histoire, dit-il.



« La fille du roi était à sa fenêtre »



**L** était une fois...! (c'est une histoire qui commence comme un conte de fées) un bon roi qui s'appelait Arganthonios. Il habitait loin, au fond des mers occidentales, un pays merveilleux et très riche; le sous-sol regorgeait d'or et d'argent; la terre s'y couvrait de fruits et de fleurs et tous ses sujets étaient parfaitement heureux. C'est tout au moins ce qu'on raconte. Il habitait le pays que les gens appelaient Tartessos, et que nous connaissons aujourd'hui pour être l'Andalousie.

Ce bon roi, si parfaitement heureux, s'ennuyait un peu. Les Phéniciens venaient lui rendre visite et la Bible nous raconte qu'ils empor-

taient de chez lui de fructueuses cargaisons. Mais il aurait aimé à connaître ces Grecs dont on lui racontait maintes merveilles et les Grecs ne s'aventuraient pas de son côté. C'est que ceux-ci, quand ils naviguaient vers l'Ouest, n'aimaient guère à dépasser l'Italie. Les barques, non pontées, supportaient mal la haute mer; les marins n'avaient pas de cartes, tout au plus des descriptions sommaires des côtes qu'on appelait des périples. Il était autrement rassurant de circuler en mer Égée, entre les petites îles, sans perdre la côte de vue ou quasi, plutôt que de se lancer à travers ce large illimité qui s'étendait au delà de l'Italie. Royaume des monstres et des dieux, pensait-on ! Ulysse, qui, jadis, y avait poussé quelques pointes, ne s'en était pas trop bien trouvé.

Aussi le bon roi Arganthonios avait-il désespéré de faire apprécier à des Grecs les bienfaits de son hospitalité, quand, un jour, se présenta dans le port un navire étranger. Un pauvre navire, en vérité, des rames brisées, une voile toute déchirée et pendant lamentablement.

Les gamins et les femmes eurent tôt fait de s'assembler au port.

— Il a tout l'air d'avoir essuyé la tempête, disait-on. Une bonne cale de radoub, voilà ce qu'il lui faut. D'où peut-il bien venir ?

Le capitaine qui descendit était un petit Grec, du nom de Colaeos. A vrai dire, il n'avait pas poussé jusque-là de son bon gré. Venu de Samos, il portait des marchandises en Égypte quand, la tempête l'ayant saisi, il avait dérivé jusqu'en Ibérie, à son grand effroi, impuissant à bord d'un bateau transformé en épave.

L'excellent Arganthonios se fit au plus vite amener notre Grec, qui reprenait peu à peu son assurance et sa faconde. Avec de la bonne volonté, on peut s'entendre, même quand on ne parle pas la même langue.

Arganthonios et son hôte s'entendirent si bien que le bon roi voulait à toute force fixer le Grec auprès de lui.

— Où trouveras-tu, lui disait-il, un aussi bon pays, du blé, des pommes d'or (1), du bétail à foison?

— J'en conviens, repartait Colaeos, et surtout où trouverais-je un meilleur prince? Mais j'ai femme et enfants à Samos et tu comprendras bien...

Il fallut donc se quitter. En échange des tissus ou des poteries que contenait encore sa coque malmenée, Colaeos emportait un plein

---

(1) Des oranges.



chargement d'or et d'argent, de quoi faire la fortune de toute une ville. « Pourvu, pensait-il, que les dieux me renvoient sain et sauf à Samos ! »

Colaëcs avait promis à Héra un bel ex-voto ; c'est pourquoi elle le conserva, et il se présenta un jour, la voile battante et la coque bien remplie, à la bouche du port de Samos. Il en devint, du coup, le citoyen le plus opulent. Pour conserver plus sûrement sa prospérité toute neuve, il eut grand soin de payer à Héra ce qu'il lui devait. Il fit faire un très beau vase d'airain, orné de têtes de griffons, de la valeur de six talents (1), et posé sur trois statues d'airain agenouillées. Puis il l'offrit à Héra, dans son temple. Il se trouvait tellement satisfait de son sort, qu'il refusa tout net de retourner jamais à Tartessos. « Pourquoi courir tant de risques, quand on est si bien chez soi ? pensait-il. » C'était un sage.

Le bruit de son aventure, néanmoins, se répandit promptement sur toute la côte d'Asie Mineure, dans cette Ionie où les peuples de race

---

(1) Il est souvent question de « talents » dans les comptes des Grecs. Ce n'est pas une monnaie. C'est une unité de valeur qui représente une somme difficile à évaluer en monnaie d'aujourd'hui — on dit parfois 6.000 francs-or — mais considérable.

grecque s'étaient depuis longtemps établis, et parvint aux oreilles des habitants de Phocée.

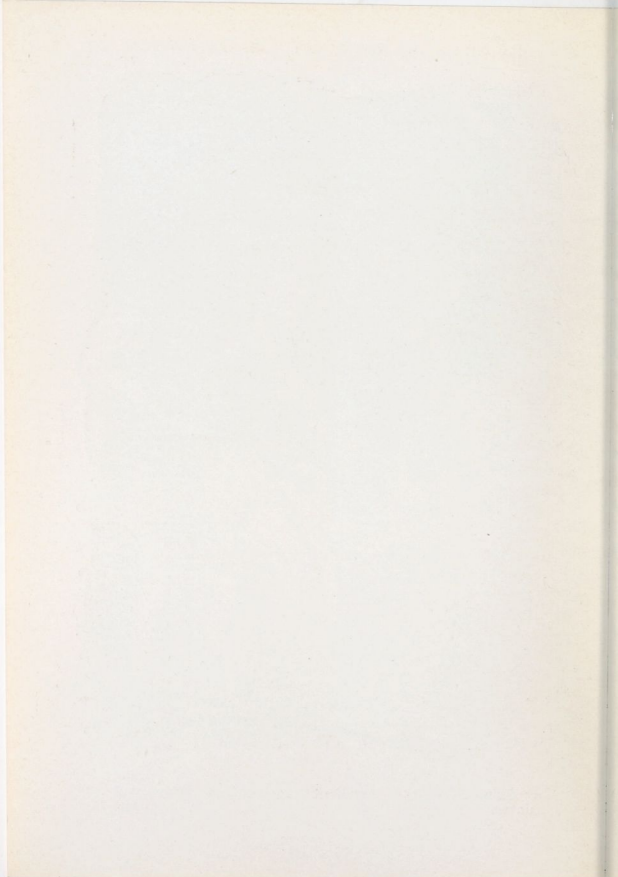
Le territoire de Phocée ne suffisait pas à nourrir ses enfants. Or, si les Phocéens se trouvaient mal à l'aise chez eux, ils avaient tous les moyens de chercher mieux ailleurs. Ils possédaient d'excellents navires, longs, étroits, légers, rapides, convenant aux attaques et aux coups de main auxquels devaient s'exposer ceux qui partaient à l'aventure. C'étaient des vaisseaux à cinquante rames, des pentécontores, des bateaux de guerre, en vérité, que les Phocéens avaient adoptés pour tous usages.

Un certain nombre de Phocéens hardis montèrent à bord de ces pentécontores, et ils partirent vers l'Occident à la recherche du royaume de Tartessos. Ils y parvinrent, et retrouvèrent ce bon roi Arganthonios, chargé d'ans et la barbe fleurie, qui leur fit maintes amitiés et force présents. Comme les Phocéens désiraient établir entre l'Asie Mineure et l'Ibérie des ports confortables, où ils pussent s'arrêter et se reposer en route, ils quittèrent de nouveau Tartessos et cherchèrent des pays hospitaliers pour y fonder des colonies.

Ils poussèrent droit sur Cumès, la plus ancienne des colonies grecques en ces parages.



Des flamants roses se tenaient immobiles et graves, sur une  
patte.



Au delà, doublant le cap qui a conservé jusqu'à nos jours le nom de Circé, ils abordèrent le pays où le Tibre a son embouchure.

Rome vivait alors sous l'autorité d'un roi étrusque. Le roi Tarquin l'Ancien les reçut. C'était un personnage gros et gras, les yeux sombres et la peau huileuse, comme tous les Étrusques. Il leur fit peut-être visiter sa petite ville déjà ceinte d'une belle muraille épaisse; des cabanes rondes et des étables occupaient le sol où, six cents ans plus tard, s'élevèrent les palais des Césars.

Tarquin leur fit sans doute comprendre qu'il n'était pas question de s'établir en un lieu dont il gardait pour lui les avantages. Nos Phocéens remontèrent sur leurs pentécontores.

— En naviguant vers le Nord, avait dit le roi étrusque, vous trouverez un bon pays dont les rivages sont habités par des peuples de race ligure, pas trop puissants ni trop nombreux. Il y a beaucoup de terre vierge chez eux.

Les Phocéens arrivèrent à l'embouchure d'un grand fleuve. A la vérité, ils n'en avaient jamais vu d'aussi beau. Habités aux petits torrents qui se jettent dans la mer Égée, de misérables ruisseaux où dès le mois de mai les chèvres ne se mouillent même pas la barbiche, ils consi-

dérèrent avec respect les tourbillons limoneux de ce fleuve étranger. Les eaux se divisaient en plusieurs branches qui serpentaient à travers un désert de cailloux et d'osiers. L'eau çà et là affleurerait en étangs sur lesquels se pressaient des nuages d'oiseaux. Des flamants roses se tenaient immobiles et graves sur une patte. Au loin on devinait des collines verdoyantes. Les Grecs se jetèrent le front contre terre et adorèrent le dieu du fleuve. Ils désiraient offrir en son honneur un sacrifice, mais comment l'invoquer puisqu'ils ignoraient son nom?

Enfin ils aperçurent des huttes installées sur pilotis et des indigènes qui les observaient de loin. Ils s'approchèrent, et eux, impressionnés par ces jeunes gens bien découplés et couverts d'armes brillantes, ne tentèrent ni de s'enfuir ni de résister.

— Ce sont des Ligures, dit un des Grecs qui avait un peu navigué. Nous sommes au pays des Ligures.

Et rassemblant quelques mots de leur langue barbare, le Grec interrogea les paysans qui demeureraient farouches et réticents.

— Ils racontent que ce fleuve s'appelle le Rhône, que leur tribu est celle des Ségobriges et que leur roi se nomme Nannos. Il habite assez loin d'ici, au bord d'un golfe.

Les Grecs pensèrent peut-être que ces indigènes seraient difficiles à réduire. Quoi qu'il en soit, après avoir poussé une reconnaissance le long des côtes, ils revinrent à Phocée. Ils demandèrent son aide à la grande déesse de la côte d'Ionie : Artémis d'Éphèse. Celle-ci ordonna en songe à une dame de la ville du nom d'Aristarké de se munir d'une statuette de sa déesse et de suivre l'expédition comme prêtresse. Les Phocéens choisirent comme chefs un gros marchand de la ville, Protis, et un de ses amis, Simos, puis ils repartirent.

Ils jugèrent plus sage d'aborder le roi Nannos et de tâcher d'en obtenir de bon gré un terrain pour fonder leur ville. Ce chef habitait, au centre d'une enceinte en pierres sèches, une hutte de rondins, somptueuse pour un Ligure. Si l'on passait à travers les porcs et les chiens qui évoluaient en liberté dans la cour, on ne pouvait manquer de remarquer les étoffes et les fourrures qui décoraient l'unique salle, percée d'un trou dans le toit pour que s'échappât la fumée du foyer.

L'aspect de Nannos n'était pas redoutable, au moins au premier coup d'œil. Petit et brun, les yeux gris, le chef ligure ne payait pas de mine. Un observateur plus attentif aurait remarqué sa musculature redoutable, l'agilité de ses mou-

vements, l'impression de robustesse animale qui émanait de lui. Il portait au cou un collier d'ambre et de pierres vertes.

Nannos reçut les voyageurs avec courtoisie, s'étonna du long voyage qu'ils avaient accompli et quand ils eurent formulé leur demande :

— Mes hôtes, dit-il, en frappant du poing sur la table, nous discuterons plus tard d'affaires. Demain, je célèbre les noces de ma fille. Ne manquez pas, je vous prie, en ce grand jour, de vous asseoir à ma table avec mes guerriers.

— Grand Prince, répondit doucement Protis, nous acceptons avec reconnaissance. Nous serons heureux d'offrir à la noble vierge, ta fille, quelques modestes parures comme en portent les femmes de nos pays. Sans doute épouse-t-elle quelque grand chef?

— Hé, mes hôtes, répliqua le roi, vous ignorez la coutume de nos pays. Gyptis choisira son époux, elle-même. Elle passera autour de la table où je réunis la fleur des guerriers et offrira à boire à celui qui lui plaira.

Étrange coutume! pensèrent les Grecs, habitués à mener eux-mêmes leurs filles dans la maison d'un époux choisi par eux. Mais ils se gardèrent d'exprimer leurs réflexions.

Le lendemain, ils s'assirent à la table du roi



et attendirent avec curiosité le moment décisif. La fiancée entra. Elle était petite et bien faite. Une coupe remplie d'eau à la main, elle se tenait immobile et le silence s'établit quand on la vit paraître. Elle se mit doucement en marche, s'approcha de la table et lentement en fit le tour. A mesure qu'elle dépassait chaque convive, de son pas mesuré et prudent, l'étonnement et le regret grandissaient dans les yeux de plus d'un jeune homme.

Soudain Protis vit la coupe devant lui. Il sursauta. Quelle était cette erreur? ou cette raillerie? Gyptis, debout à son côté, se taisait, les yeux baissés. Elle avait les mains vides.

Nannos ratifia volontiers le choix de la jeune fille. Il lui donna en dot un vaste emplacement au bord de la mer. La rade était profonde et facile à aménager. Protis n'eut qu'à remercier les dieux. Là, aujourd'hui, s'élève Marseille.

A vrai dire, les Ligures n'eurent pas non plus à se plaindre des Grecs. Ceux-ci leur apprirent à tirer meilleur parti de leurs terres, l'art des fortifications, à tailler la vigne, à planter l'olivier, et tout le monde fut heureux tant que vécut Nannos.

Quand le bon roi mourut, son fils Comanos lui succéda, qui n'était pas, à beaucoup près,

loyal comme son père. Il écoutait volontiers les conseils d'un Ligure qui lui raconta un jour un petit apologue.

— « Une chienne, dit-il, demanda au maître d'un domaine de lui prêter une étable quelque temps.

— Mes petits vont naître, dit-elle, ils mourront de froid cet hiver glacé, accorde-nous un coin dans la paille.

— Soit, dit le brave homme, entre, installe-toi.

Quelques jours plus tard il revint. Six chiots nouveau-nés dormaient le nez contre leur mère.

— Faut-il m'en aller? soupira la chienne. Vois comme ils sont faibles encore. Laisse-moi les nourrir quelque temps.

Six mois après, comme elle était toujours là, le maître réclama son étable. La chienne se leva, entourée de six jeunes dogues montrant les crocs, et répondit :

— Viens me chasser d'ici, si tu l'oses. L'étable est à moi. »

Comanos comprit que son ami voulait parler des Grecs et resta songeur.

A quelque temps de là les Phocéens célébrèrent la fête des Florales et beaucoup de Ligures témoignèrent d'un grand désir d'être invités. Les Grecs, fiers de montrer leur jeune

prospérité, acceptèrent avec joie et reçurent à l'intérieur de la nouvelle ville un grand nombre d'hôtes. Les Ligures offrirent de couper des joncs, des branches et des fleurs et firent pénétrer dans les murs quantités de charrettes pleines de feuillage.

Comanos avait un frère. Ce frère avait une fille et cette fille aimait un Grec. Trompant la surveillance paternelle, elle rencontrait parfois le jeune homme et ne songeait qu'à échanger la vie rude et grossière de sa tribu pour l'état honorable d'épouse d'un Grec. Or, le matin des Florales, le fiancé vit arriver sa bien-aimée, le visage bouleversé.

— Vite, chuchota-t-elle, vous êtes en grand péril. Mon oncle Comanos veut vous massacrer tous. Il s'est caché dans les garrigues avec son armée. Les charrettes sont pleines de soldats, couchés sous les feuillages; chacun de vos hôtes porte ses armes sous sa robe de fête. A la nuit, quand vous serez tous ivres, les Ligures vous égorgeront.

Le jeune homme courut avertir Protis; les conjurés découverts furent passés au fil de l'épée. On dit que Comanos périt avec 7.000 de ses guerriers.

C'est pourquoi ce fut une loi dans la ville de Marseille de fermer les portes aux jours de grandes fêtes et de placer des sentinelles sur les murs,

## L'Enfant au coffre



CORINTHE aujourd'hui est une bourgade blanche et poussiéreuse, tout endormie au bord de son célèbre canal. La mer traverse l'isthme taillé à pic; paquebots ou cargos avancent lentement sur l'eau qui se fend avec un bruissement de soie froissée, tandis qu'ils passent de la mer Ionienne à la mer Égée. Trois colonnes, restes de la splendeur de Corinthe, résistent aux rafales du vent qui balaye l'isthme, tandis que, très haut dans le ciel, la montagne dont les Corinthiens avaient fait leur citadelle, l'Acrocorinthe (la Haute Corinthe), dresse son sommet en forme de cimier.

Corinthe, il y a vingt-cinq siècles, c'était une

puissante cité. Sur l'isthme encore intact passait la route des échanges entre la Grèce du continent et le Péloponnèse. Les marchandises payaient des droits; les voyageurs s'arrêtaient dans la ville. Corinthe regorgeait d'or, et ses princes rayonnaient de gloire.

Alors régnait sur Corinthe la famille des Bacchiades, ainsi nommée d'après son ancêtre Bacchis. Ces princes, craignant d'associer qui que ce fût à leur puissante tribu, refusaient de marier leurs filles en dehors de leur famille. Les jeunes Bacchiades épousaient leurs cousines et le sceptre se transmettait ainsi sans discussion au sein de la famille.

Cependant naquit une petite Bacchiade que les dieux n'avaient guère favorisée. La pauvre enfant était boiteuse, ses genoux cagneux, ses jambes arquées. Les railleurs la nommèrent Labda, du nom d'une lettre grecque dont la forme rappelait celle des jambes de la malheureuse. Aucun de ses cousins ne consentit à la prendre pour femme. Belle épouse! en effet, et propre à flatter l'orgueil de sa famille qu'une fille disgraciée, dont les enfants seraient peut-être infirmes à leur tour. Pour se débarrasser d'elle, les Bacchiades firent exception à leur règle et marièrent Labda à un simple citoyen,

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES  
PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
BERGER-LEVRAULT A NANCY  
LE 24 MAI 1955

N° d'éditeur : 1242. — 773.343-5-55.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

